

Enfin l'un des assistants, ne pouvant plus supporter le poids qui l'oppressait, s'écrie : « Seigneur, la voix de cet oiseau nous condamne; comment n'osons-nous pas, comme lui, prononcer un nom qui doit nous être si cher? comment pouvons-nous nous réunir dans un festin, quand votre fils gémit dans un cachot, victime de fausses apparences, ou peut-être d'une affreuse trahison? A-t-il été interrogé? a-t-il été entendu? a-t-il obtenu les garanties qu'on ne refuse pas aux plus vifs criminels? »

Cette voix courageuse réveille dans l'âme de l'empereur les sentiments de la nature; son fils, amené devant lui à l'instant même, n'a pas de peine à prouver son innocence. L'empereur reconnaît qu'on l'a trompé; il maudit sa fatale précipitation, qui a fait pendant trois mois le malheur de son fils et le sien; il embrasse Léon : les larmes du père et du fils se confondent; toute l'assemblée pleure de joie.

Qu'était devenu Santabarène? Au moment où Léon était entré dans la salle, il avait profité de la confusion générale pour s'échapper. L'empereur et son fils étaient trop heureux pour se résoudre à sévir : un bannissement perpétuel fut le seul châtement du traître.

### § XI. DISCRÉTION, SILENCE.

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié. (LA BRUYÈRE.)

Le secret le mieux gardé est celui qu'on ne dit pas. (*Moralistes anciens.*)

Celui qui parle de ses affaires à tout le monde les verra souvent échouer; les obstacles naîtront de toutes parts, et viendront des personnes mêmes de qui l'on se méfiait le moins. Un dessein connu ne vaut guère mieux qu'un dessein manqué. Le grand secret pour réussir dans ses affaires et dans ses entreprises est de les tenir secrètes. (BLANCHARD.)

Pour bien parler, il faut parler peu. (CHRISTINE, reine de Suède.)

L'on se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler, maxime usée et triviale, que tout le monde sait et que tout le monde ne pratique pas. (LA BRUYÈRE.)

Diseur de bons mots, mauvais caractère. (PASCAL.)

L'on marche sur les mauvais plaisants, et il pleut par tout pays de cette sorte d'insectes. Un bon plaisant est rare. Il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer. (LA BRUYÈRE.)

Voulez-vous qu'on pense et qu'on dise du bien de vous, ne dites jamais de mal de personne. (Mme DE LAMBERT.)

La médisance est lâche, elle s'escrime toujours contre un absent :

Qui prend plaisir à entendre médire est du nombre des médisants. (*Moralistes orientaux.*)

### Le bavard.

Un bavard vint raconter à un de ses amis une chose qu'on lui avait dite sous le secret, et lui recommanda de n'en point parler : « Soyez tranquille, lui dit son ami, je serai aussi discret que vous. »

### Curiosité indiscrète.

Guillaume, prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre<sup>1</sup>, étant en marche pour une expédition militaire, un de ses principaux officiers le pria de lui faire connaître son dessein. Le prince, au lieu de lui répondre, lui demanda si, en cas qu'il le lui apprît, il n'en dirait rien à personne : « Non, sans doute, » répondit l'officier. « Eh bien! dit Guillaume, si vous avez le talent de garder un secret, je l'ai aussi bien que vous. »

### Suites funestes de l'indiscrétion.

Wilkins, seigneur anglais, avait été exilé dans l'île de Jersey<sup>2</sup>.

Avant de se rendre au lieu de son exil, il avait prié un de ses amis de se charger de l'éducation de son fils unique. Gervais (c'est le nom de cet ami) étant venu à mourir, ce malheur détermina Wilkins à repasser secrètement à Londres, afin d'arranger ses affaires et de ramener son fils. Un ami lui offrit sa maison, et Wilkins s'y rendit sans être

1. Né en 1650; roi d'Angleterre de 1688 à 1702. Voir page 168.

2. Jersey est une île anglaise, dans la Manche.

reconnu. Ses affaires étaient terminées, il devait repartir le lendemain, et se félicitait avec son ami du succès de son voyage, lorsqu'un jeune duc entre chez son hôte, regarde attentivement Wilkins et le reconnaît. Wilkins demande le secret; le duc le lui promet, habille un instant et sort... Un de ses amis le rencontre, et lui demande des nouvelles... Le secret pèse au duc, il veut en partager le poids... Il manque au devoir le plus essentiel de la société... L'ami du duc était un des plus grands ennemis de Wilkins. Il profite de l'occasion et court le dénoncer. On arrête Wilkins et son généreux hôte... Wilkins fut condamné à une prison perpétuelle, et son ami à deux ans. Tels sont les malheurs que causa l'indiscrétion d'un jeune étourdi.

Bel exemple donné par tout un peuple.

Les Athéniens, étant en guerre avec Philippe, roi de Macédoine<sup>1</sup>, s'emparèrent d'un courrier chargé de lettres envoyées par ce prince. Ils prirent les lettres qu'il adressait à ses ministres et à ses généraux, et en firent lecture; mais, quant à celles qu'il adressait à sa femme, la reine Olympias, ils les respectèrent et les envoyèrent à la reine toutes cachetées, donnant ainsi un noble exemple du respect qu'on doit garder pour les secrets de famille, et des égards que la discrétion et l'honneur nous imposent, même envers nos ennemis.

#### Mauvaise plaisanterie.

Un orateur grec égayait toujours ses discours de plaisanteries et de bons mots : il paraissait n'avoir d'autre but que de faire rire ses auditeurs : « Ne craignez-vous point, lui dit un homme sensé, qu'après avoir bien ri de vos bons mots, on ne rie enfin de vous? Celui qui cherche tant à faire rire les autres, devient tôt ou tard ridicule lui-même. »

Après la mort de Henri IV, Sully avait quitté la cour.

1. Mort 336 ans av. J.-C.; habile politique et grand guerrier; père du fameux Alexandre le Grand, qui fit la conquête de l'Asie.

Louis XIII l'y fit revenir plusieurs années après, pour lui demander des conseils. Les courtisans, par des plaisanteries déplacées, voulurent tourner en ridicule le costume et les manières surannées du vieil ami de Henri IV. « Sire, dit alors le duc, quand le roi, votre père, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne parlions d'affaires qu'après avoir fait passer dans l'antichambre les baladins et les bouffons. »

Le maréchal de Luxembourg repoussa avec autant de gaieté que de noblesse les plaisanteries du roi Guillaume. Luxembourg était bossu. Trois fois vainqueur du roi d'Angleterre, à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde, il sut que ce prince se moquait de sa bosse : « Comment sait-il que je suis bossu? dit-il gaiement, il ne m'a jamais vu par derrière. »

#### Médisance.

Un poëte a dit : « Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal. » Cela n'empêche pas que la médisance ne soit active et n'emploie toutes sortes de ruses pour se déguiser.

Car, sans calculer précisément la portée de leurs paroles, les médisants d'ordinaire sentent, comme par instinct, le mal qu'elles peuvent faire; et, dans le vague pressentiment qu'ils en ont, ils recourent à toutes sortes de précautions pour en atténuer l'effet.

Tantôt on raconte une aventure à laquelle on ne saurait croire soi-même; tantôt on parle d'un tort avec mystère, on le glisse, pour ainsi dire, furtivement dans l'oreille, et sous la condition spéciale du secret; tantôt, se faisant panégyriste, afin de pouvoir être censeur, avant de révéler un vice, on a soin de parler d'une vertu. « Mon Dieu, c'est bien dommage! une personne si excellente, dont tout le monde admire les bonnes qualités! mais que voulez-vous, on n'est pas parfait; et elle a le défaut... » Et ici le défaut arrive, et d'ordinaire il est longuement détaillé. Si sur le bien on fut concis, on est prolix sur le mal. « Savez-vous ce que je viens d'apprendre? Mais, en vérité, je ne puis le croire;

le monde est si méchant, que du mal qu'on dit il faut bien retrancher la moitié... » Et l'on raconte cependant cette histoire à laquelle, dit-on, l'on ne croit pas. « Il faut que je vous dise ce que je viens de voir ; mais, je vous en supplie, n'en parlez pas ; je ne veux nuire à personne, et vous sentez bien que je ne le dirais pas à d'autres ; ainsi le secret, je vous en conjure... » Le secret ! et de quel droit le demande-t-on, quand on ne l'observe pas ?

Fermons l'oreille à tous ces propos, ne croyons jamais la médisance, surtout lorsqu'elle a nos amis pour objet : imitons la sagesse de Platon. On vint lui dire que Xénocrate<sup>1</sup> avait mal parlé de lui : « Je n'en crois rien, » répondit-il. On insista, il ne céda point. On offrit des preuves. « Non, répliqua-t-il, il est impossible que je ne sois pas aimé d'un homme que j'aime si tendrement. »

Repoussons donc toute médisance : respectons non-seulement la réputation des vivants, mais aussi la mémoire des morts. On parlait, en présence de lord Saint-John<sup>2</sup>, de l'avarice dont le célèbre Marlborough<sup>3</sup> avait été accusé, et l'on citait des traits sur lesquels on en appelait au témoignage de lord Saint-John, qui avait été l'ennemi de Marlborough : « C'était un si grand homme, répondit-il, que j'ai oublié s'il avait des défauts. »

## § XII. ORDRE, ÉCONOMIE, PRÉVOYANCE.

Si vous voulez être riche, n'apprenez pas seulement comme on gagne : sachez aussi comme on ménage :

L'ordre a trois avantages : il soulage la mémoire, il ménage le temps, il conserve les choses :

Sans l'économie, il n'y a point de grandes richesses ; avec l'économie, il n'en est point de petites :

Une chose inutile est toujours trop chère, quand même elle ne coûterait qu'une bagatelle :

N'avoit pas la manie d'acheter, c'est avoir un revenu :

1. Voir page 110.

2. Homme d'État anglais, qui vivait au commencement du xviii<sup>e</sup>

3. John Churchill, duc de Marlborough, fameux général anglais, mort

Veillez à ne pas perdre les petites pièces d'argent, les pièces d'or se garderont d'elles-mêmes. (*Auteurs divers.*)

Pendant que vous êtes jeune et fort, ménagez pour la vieillesse et la maladie. (*Morale populaire.*)

### Les deux prodigues.

On s'attire, par une dépense excessive, la raillerie de tous ceux qu'on croit éblouir, et en se ruinant on se fait moquer de soi. Deux prodigues semblaient disputer entre eux lequel ferait le plus de folles dépenses. « Il me semble, dit une personne d'esprit, que je les vois se faire des compliments à la porte de l'hôpital, pour s'inviter l'un l'autre à y entrer le premier. »

### Les deux bougies.

Un fils disait un jour à son père, qui était devenu fort riche : « Comment, mon père, avez-vous fait pour acquérir une si grande fortune ? Pour moi, j'ai peine à atteindre le bout de l'année avec tous les revenus du bien que vous m'avez donné en mariage. — Rien n'est plus facile, lui répondit le père en éteignant une des deux bougies qui les éclairaient, c'est de se contenter du nécessaire, et de ne brûler qu'une bougie quand on n'a pas besoin d'en brûler deux. »

### L'épingle.

Lorsque M. Laffitte<sup>1</sup> vint à Paris, en 1788, toute son ambition se bornait à obtenir une petite place dans une maison de banque. Il se présenta chez M. Perregaux, riche banquier. Le jeune provincial, pauvre et modeste, timide et troublé, fut introduit dans le cabinet du banquier, et présenta sa requête. « Impossible de vous admettre chez moi, du moins pour le moment, lui répond M. Perregaux : mes bureaux sont au complet. Plus tard, si j'ai besoin de quelqu'un, je verrai : mais, en attendant, je vous conseille de chercher ailleurs, car je ne pense pas avoir de longtemps une place vacante. »

1. Né à Bayonne en 1767, mort à Paris en 1844.

Ainsi éconduit, le jeune solliciteur salue et se retire. En traversant la cour, triste et le front penché, il aperçoit à terre une épingle, la ramasse et l'attache sur le parement de son habit. Il était loin de se douter que cette action toute machinale devait décider de son avenir.

Debout devant la fenêtre de son cabinet, M. Perregaux avait suivi des yeux la retraite du jeune homme; le banquier était de ces observateurs qui savent le prix des petites choses, et qui jugent le caractère des hommes sur ces détails futiles en apparence et sans portée pour le vulgaire. Il avait vu ramasser l'épingle, et ce trait lui fit plaisir. Dans ce simple mouvement, il y avait pour lui la révélation d'un caractère : c'était une garantie d'ordre et d'économie.

Le soir même, le jeune Laffitte reçut un billet de M. Perregaux, qui lui disait : « Vous avez une place dans mes bureaux; vous pouvez venir l'occuper dès demain. »

Le banquier ne s'était pas trompé : le jeune homme à l'épingle possédait toutes les qualités requises, et même quelques-unes de plus. Le jeune commis devint bientôt caissier, puis associé, puis maître de la première maison de banque de Paris, puis député et homme d'État très-influent, et enfin président du conseil des ministres<sup>1</sup>.

Ce que M. Perregaux n'avait pas prévu sans doute, c'est que la main qui ramassait une épingle était une main généreuse jusqu'à la prodigalité, quand il s'agissait de faire du bien; une main toujours ouverte, toujours prête à répandre l'or pour secourir d'honorables infortunes. Jamais la richesse ne fut mieux placée, jamais homme n'en fit un plus noble usage.

#### La mère de Napoléon.

Lætitia Ramolini, mère de Napoléon, morte à Rome, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge<sup>2</sup>, était extrêmement économe par esprit de prévoyance. Elle disait souvent, au temps de la plus grande prospérité de sa famille : « Tout ceci peut finir, et alors que deviendront mes enfants,

1. De novembre 1830 à mars 1831.

2. En 1836.

dont la générosité imprudente ne regarde, quand elle donne à pleines mains, ni en avant, ni en arrière? Alors ils me trouveront; il vaut mieux qu'ils aient recours à leur mère qu'à des étrangers. »

#### La caisse d'épargne.

Une caisse d'épargne est un établissement qui reçoit les petites économies, et les rend, à la volonté des déposants, avec les intérêts accumulés.

Les caisses d'épargne préviennent la détresse, la misère et la pauvreté;

Elles donnent de l'énergie, inspirent le goût du travail et des bonnes mœurs, et repoussent la fainéantise;

Elles détournent des mauvaises mœurs;

Elles sont d'une grande utilité pour les hommes actifs, prudents et laborieux. Ils peuvent y placer une partie de ce qu'ils gagnent et retirer cet argent quand ils en auront besoin.

Quarante centimes, épargnés chaque jour et placés à la caisse d'épargne, produisent au bout de trente ans 40,000 francs.

#### Les deux ouvriers.

Félix, ouvrier en soie, à Lyon, visitait un jour une des salles de l'Hôtel-Dieu.

Il s'informait de la manière dont les malades étaient soignés, s'ils avaient de bons aliments et si on les traitait avec douceur, car souvent la bienveillance produit de meilleurs effets que les remèdes. Tout à coup quelques gémissements viennent frapper son oreille; il s'approche du lit d'où partaient ces plaintes, et, après avoir causé quelques instants avec le malade, il croit reconnaître en lui un ancien camarade et se rappeler qu'ils ont travaillé ensemble il y a vingt ans. « Cela n'est pas possible, s'écrie-t-il, ce ne peut être toi, mon ancien compagnon, toi que j'ai vu si actif, si bon ouvrier! Et c'est dans ce triste asile que je te retrouve après une si longue séparation! Mais je ne veux pas que

tu restes ici; je vais te faire conduire chez moi, et là tu recevras tous les soins qui te sont nécessaires. » Il le fait transporter dans une petite maison de campagne qu'il habitait, et place une garde auprès de lui. Au bout de quelques jours le malade reprend un peu de force. Félix le voyait souvent, l'engageait à prendre courage et tâchait de relever ses esprits abattus. Un jour il se hasarda à lui demander pourquoi il se trouvait dans une position aussi malheureuse : « Que t'est-il donc arrivé depuis que nous avons passé ensemble nos premières années? — Je ne veux rien te cacher, lui répondit Antoine. Mon père, ancien militaire, ne fit pas comme le tien qui était un honnête artisan. Il ne m'envoya pas à l'école primaire, il commença par me faire apprendre un bon métier. Mais, comme mon éducation avait été négligée, je contractai facilement de mauvaises habitudes, je me dégoûtai du travail, je fis de mauvaises connaissances. On me voyait sans cesse avec mes nouveaux amis, à l'estaminet, au jeu, au spectacle. Loin d'économiser, je fis des dettes, et un jour je fus arrêté et mis en prison. Mes créanciers se lassèrent de me payer des aliments et me rendirent la liberté. Mais que devenir? N'ayant pas de quoi payer un logement, j'errai pendant plusieurs nuits dans les rues, sans asile. Accablé par les chagrins et par les privations de tout genre que j'endurais, une fièvre ardente me saisit et j'entrai dans cet hôpital où j'ai eu le bonheur de te rencontrer. Mais toi, mon cher ami, comment es-tu parvenu à te procurer une si belle maison? Il t'est survenu peut-être un bon héritage, ou tu as été heureux dans quelque spéculation? »

— Rien de tout cela ne m'est arrivé, répondit Félix, j'ai employé des moyens qui sont à la portée de tout le monde, et tu aurais pu réussir aussi bien que moi. C'est un secret que je puis t'enseigner, et le voici. Étant bon ouvrier, je gagnais 4 fr. par jour; 2 fr. me suffisaient pour ma nourriture et mon entretien, et je mettais 2 fr. de côté; comme je travaillais le lundi, je versais chaque semaine 12 fr. à la caisse d'épargne; c'était donc 600 fr. que j'amassais par an. Pendant plusieurs années, j'ai continué à faire ce versement

de 600 fr., et, au bout d'une vingtaine d'années, le capital et les intérêts se sont accumulés, et j'ai eu en ma possession près de 20,000 fr. Je me suis marié et j'ai acheté cette petite maison où je vis aussi heureux que possible avec mes deux enfants. Nous espérons, ma femme et moi, pouvoir travailler encore longtemps et avoir de quoi élever convenablement notre petite famille.

— Hélas ! dit Antoine, après avoir écouté attentivement ce récit, j'ai fait précisément tout le contraire. Au lieu d'économiser, je dépensais le produit de mes journées dans des parties de plaisir. Je passais le lundi et souvent le mardi dans l'oisiveté, et je me remettais difficilement à l'ouvrage, que je ne reprenais toujours qu'avec peine. Le cabaret, le tabac, le spectacle, le jeu absorbaient les deux tiers de mon gain, et il ne me restait, au bout de la semaine, que des regrets et des remords. Je n'avais pas la force de rompre avec mes funestes habitudes et de reprendre une vie plus régulière !

— Je vois bien, dit Félix, que tu as mené la vie la plus triste et la plus malheureuse. Où t'ont conduit ces prétendus plaisirs? en prison et à l'hôpital. Mais tu n'as pas encore tout perdu, puisque tu retrouves un ami; et, comme tu es infirme et incapable de travailler, tu resteras dans ma maison, et tu finiras tranquillement tes jours auprès de moi.

— Grand merci ! mon cher camarade, j'accepte de bon cœur; mais la misère et les souffrances, qui ont affaibli mon corps, ne me permettront pas de profiter longtemps de tes bontés. Puissent, au moins, ton exemple et le mien servir d'instruction aux jeunes gens au début de leur carrière ! »

